

# Le feuilleton : le voyage de David Puthod : (fin)

Autor(en): **Ramuz, C.-F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 46

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222193>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



**LE VOYAGE DE DAVID PUTHOD**

(Fin.)

Il se contenta de hocher la tête. Il ne pensait pas qu'elle irait plus loin. Pourtant, aussitôt qu'elle eût terminé sa phrase, la deuxième phrase vint :

— Une parente rapprochée ?

Que faire, sinon hocher la tête de nouveau ? Et la troisième phrase ne se fit pas attendre.

— C'est peut-être votre fille.

Il n'eût pas besoin de hocher la tête cette fois. Alors peut-être qu'elle vit qu'elle était allée trop loin ; la politesse l'obligeait pourtant à ne pas en rester là ; et cherchant ses mots :

— Oh ! dans ce cas... elle va être... bien... bien contente de vous voir.

Elle n'ajouta rien. Pour lui, une fois de plus, il avait levé les yeux sur la pendule ; il fut épouvanté : elle marquait cinq heures moins un quart. Il semblait que l'aiguille eût sauté tout d'un coup de l'autre côté du cadran. Et autant, la minute d'avant, il eût aimé accélérer sa course autant il eût voulu maintenant l'arrêter.

Toutefois il fit encore un grand effort, fermant toutes les issues par où son courage eût pu fuir, et il se retrouva en possession de lui-même. « Tu sais ce que tu t'es promis, » se disait-il.

Ainsi, en se comparant tout le temps à l'image de ce qu'il aurait voulu être, il finissait par y ressembler. Il serra un peu ses mâchoires, il posa son poing devant lui. Quand le moment vint, il était prêt. Cinq heures sonnèrent. La grosse fille, qui avait repris son livre, le ferma.

Marguerite ne va pas tarder, dit-elle. Elle est toujours exacte.

Tout aussitôt elle reprit :

— Je crois bien que je l'entends.

La salle à boire avait une seconde porte qui ouvrait sur un corridor. On entendit des voix et des rires dans le corridor. Et David n'eût pas de peine à reconnaître une des voix, et, parmi ces rires, à en démêler un.

Cependant l'autre, ayant couru à la porte, appelait.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit la voix.

— Il y a quelqu'un qui t'attend.

Les rires s'étaient tus. La voix demanda :

— Qui est-ce ?

— Un galant, bien sûr ! dit une autre voix dans le corridor, et les rires recommencèrent. En même temps, les pas se rapprochaient.

Il ne quitta point sa place, il ne fit pas un mouvement. Elle entra la première, deux jeunes gens la suivaient. Elle ne reconnut pas tout de suite celui qui était là : il faisait trop sombre. Elle vit seulement que celui qui était là avait les cheveux blancs et parut désappointée. Mais soudain, comme il se tournait vers elle, elle s'arrêta, les bras lui tombèrent, elle eut un geste de recul.

— C'est toi !

Il répondit :

— Tu vois.

Mais elle s'était avancée de deux ou trois pas, et, se penchant en avant, toute pâle, le cou tendu :

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue ? Est-ce qu'on tombe ainsi chez les gens sans les avertir ? M'espionnerais-tu peut-être ? Est-ce que je n'ai pas l'âge de faire ce que je veux ? Est-ce que je ne gagne pas ma vie ?

On n'eût pas osé l'espérer : il resta parfaitement calme ; on sentait qu'il s'était préparé à tout. Il fit comme quand on moissonne, et qu'un orage vient : on le laisse passer. On est de la campagne, on a l'habitude. Il la regardait cependant, s'étonnant de la voir grandie et embellie, avec une robe à la mode et une espèce de coiffure qu'il ne lui avait jamais vue. Puis, quand ce fut fini :

— Marguerite, je ne t'en veux pas. Je te comprends, tu as été surprise. Tu t'es dit : « Voilà le vieux qui a été dans mes anciennes places et on lui a tout raconté. » Tu es en colère, c'est simple. On est ici pour s'expliquer. Mais j'étais trop inquiet, vois-tu. Et je ne suis pas seul, il y avait ta mère ; alors je suis venu.

Est-ce que ce fut de le voir si raisonnable qui la fit ainsi brusquement changer ? mais elle n'était plus la même. Elle dit :

— Bien sûr, papa.

Et ce petit mot était doux. Elle s'était mise à sourire. Elle se tourna vers ses amis :

— C'est mon père.

Elle s'approcha de lui, elle lui posa la main sur l'épaule, elle recommença :

— Alors, c'est vrai, tu es venu simplement comme ça me faire une visite ? C'est gentil.

Elle tendit ses lèvres ; lui tendit sa joue ; elle l'embrassa.

Aussitôt la grosse fille avait commencé à rire, sans bien savoir pourquoi ; les deux jeunes gens avaient fait comme elle ; et l'un d'eux, le plus entreprenant, une espèce de loustic à petit chapeau canotier et cravate lavallière :

— Voilà un type comme je les aime ! (Il lui avait posé, lui aussi, la main sur l'épaule.) C'est des pères comme ça qu'il nous faut. Savez-vous, on va faire chercher à boire. On videra une bouteille ensemble pour montrer qu'on est amis.

L'événement tournait à la fête de famille. Jamais Marguerite n'aurait cru que les choses s'arrangeaient si facilement. Et tout heureuse, l'air bonne fille :

— C'est ça, on va boire ensemble. Et puis, c'est entendu, on va te faire un lit ici. J'aurai bien un moment à moi dans la soirée, on pourra causer. Et demain je t'accompagnerai un bout de chemin.

Mais, au lieu de hocher la tête, il la secoua, cette fois. Tout cela avait passé sur lui comme l'eau sur les cailloux. Il reparaisait, avec son idée. Et tout de suite il la leva en l'air.

— Non, dit-il.

Il se tut un instant, il reprit :

— J'ai un projet. Je demande pardon à ces messieurs si je les dérange, mais il faut que je te l'explique. Je t'ai dit que j'étais venu pour m'expliquer... Tu ne m'as pas bien compris, Marguerite. Je vais repartir tout à l'heure. Et il est vrai que tout est oublié, seulement, vois-tu, Marguerite...

Il y avait eu des rires, des chuchotements, tout un brouhaha comme quand plusieurs personnes parlent à la fois ; cela s'était tu peu à peu ; il ne restait que la pendule. Et lui alors, dans le silence, s'étant de nouveau arrêté, de façon que les mots prissent toute leur importance, d'un ton net, avec quelque chose comme de l'autorité :

— C'est à la condition que tu repartes avec moi.

Personne ne bougea au premier moment. Puis la grosse fille hochait les épaules. Un des garçons pivota sur son talon, l'air de dire : il n'y a rien de fait. L'autre levant le bras :

— Alors quoi, vous refusez mon invitation, ça n'est pas poli, vous savez !

Mais David ne faisait attention qu'à sa fille. Elle n'avait rien dit encore. Puis lentement elle s'écarta de lui. Et, avec le même geste que tout à l'heure, se penchant de nouveau, tendant vers lui son cou :

— Et mon contrat ? cria-t-elle. Ma place ? mon gagne-pain ? mes amis, tout le reste ? Qu'est-ce que tu prend ? tu es fou !

Il s'était mis debout. Il tira son porte-monnaie. Se tournant vers la fille qui lui avait servi à boire, il lui demanda ce qu'il lui devait. Elle dit : « Trente centimes. » Il sortit trois pièces de dix centimes, il les posa sur la table. Il dit : « Voilà. » Puis il tira sur les ailes de son chapeau, comme s'il avait craint que le vent dehors ne l'emportât, mit sa canne sous son bras et se dirigea vers la porte.

Elle n'avait pas bien compris encore, personne n'avait bien compris. Elle le laissait faire. Il posa la main sur la poignée : la porte s'entrouvrit.

Alors seulement elle se précipita, mais elle arrivait trop tard.

Il se retourna, il la regarda sans rien dire. Elle fut prise tout à coup de respect. Maintenant elle ne bougeait plus.

Et ce fut sans bouger que, la porte s'étant fermée, elle suivait des yeux à travers les carreaux ce dos voûté qui s'éloignait sous le gros habit raide à pans, où deux boutons de corne marquaient le milieu du dos.

C.-F. Ramuz.

« Les Nuits de Chicago » au Théâtre Lumen. — Au programme de cette semaine, une œuvre qui détient le record de l'émotion et de l'angoisse : « Les Nuits de Chicago » grand film d'aventures mystérieuses et policières. La vision de ce film procure certainement une des plus violentes sensations d'angoisse qui ont été jamais provoquées par l'art muet. C'est un des plus beaux morceaux que nous offre l'école américaine, la mise en scène de Josef von Sternberg est extrêmement saisissante. Le programme est complété par une excellente comédie comique, de très amusantes scènes de dessins animés, par le Paramount-Journal.

Douglas Fairbanks au Royal Biograph. — Pour donner suite à de nombreuses demandes qui lui sont parvenues, la Direction du Royal Biograph présente cette semaine Douglas Fairbanks dans sa dernière et étourdissante création : « Le Gaucho ». Le film est bien réglé, la mise en scène est somptueuse. Il y a des scènes terrifiantes d'audace et des instants palpitants. Douglas y apparaît toujours égal par la grâce de ses mouvements, l'habileté de son jeu, la hardiesse de ses prouesses. Au même programme, « La pêche du Thon en Bretagne » un splendide documentaire, le « Paramount-Journal ».

**Cuisine rapide.** Il faut, en tout et partout, faire vite, sans oublier de faire bien. Même à la ménagère, la vie moderne impose cette nécessité. Mais en même temps, elle lui donne les moyens d'y suffire, par le gaz, l'électricité et tant d'autres choses ; et surtout par les Produits Maggi : Arome, Potages, Bouillon en cubes et Farineux, toujours prêts à lui rendre service.

Pour la rédaction :  
J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

**Adresses utiles**

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

**Rentes viagères** différées

Tous renseignements gratuits sur

**L'ASSURANCE - VIEILLESSE**

sont fournis par la

**Caisse Cantonale Vaudoise des RETRAITES POPULAIRES**

Bâtiment du Crédit Foncier Vaudois  
Téléphone 28.426 LAUSANNE

**S. Geismar** Chapellerie. Chemiserie. Confection pour ouvriers. Bonneterie. Casquettes. Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

**VERMOUTH CINZANO**

Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr.  
P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

**Centherbes Crespi**

l'apéritif par excellence.